

Note de veille, 17 décembre 2011

Menaces féminines sur la famille traditionnelle asiatique¹

On se souvient peut-être qu'il y a une quinzaine d'années il y a eu un débat transnational assez vif sur les valeurs dites asiatiques, qui donna l'occasion à l'ancien Premier ministre de Singapour, Lee Kuan Yew, d'affirmer l'importance primordiale de la famille asiatique traditionnelle, au sein de laquelle les jeunes apprenaient à révéler l'instruction, le travail et l'esprit d'économie, et à « préférer un gain futur à une jouissance immédiate ». Les partisans (asiatiques) de ce système de valeurs ne pouvaient que se réjouir du faible taux de divorce et du nombre insignifiant de naissances hors mariage, surtout face à la montée aux États-Unis et en Europe de ces mêmes indicateurs typiques, à leur avis, d'un Occident jugé décadent.

Mais voilà que les choses sont en train de changer dans les systèmes familiaux asiatiques², comme l'analyse un article de l'hebdomadaire *The Economist*. Au préalable, il convient de rappeler qu'il existe *grosso modo* trois systèmes familiaux en Asie, au sein d'un ensemble géographique qui va du Pakistan au Japon : l'Asie du Sud (Pakistan, Inde et Bangladesh), au système encore très traditionnel avec mariages arrangés et forte prédominance de l'autorité paternelle ; l'Asie de l'Est (Japon, Corée du Sud, Chine), avec la même primauté de l'autorité masculine mais abandon des mariages arrangés ; l'Asie du Sud-Est (Malaisie, Indonésie, Singapour), où les femmes ont un peu plus d'autonomie. Les trois systèmes n'en ont pas moins subi l'influence de l'enrichissement et de la modernisation, avec des répercussions qui, pour être différentes, risquent d'être aussi profondes qu'en Occident.

Un **premier changement** concerne l'âge moyen au mariage. Dans les zones les plus riches (Japon, Taiwan, Corée du Sud, Hong Kong), l'âge moyen a augmenté de cinq ans en une trentaine d'années, pour atteindre 29-30 ans chez les femmes et 31-33 ans chez les hommes ; par ailleurs, la cohabitation reste beaucoup moins fréquente que dans les sociétés occidentales. Chose curieuse, l'article de *The Economist* signale en même temps une évolution à la baisse du taux de fécondité des femmes asiatiques qui, de 5,3 à la fin des années 1960, est tombé maintenant en dessous de 1,6. Le seul commentaire du journaliste est que la « persistance des habitudes anciennes, selon lesquelles les couples sont tenus d'avoir des enfants dès le mariage », a amené les femmes à se marier plus tard.

¹ « The Flight from Marriage », *The Economist*, 20 août 2011.

² L'article de *The Economist* distingue trois groupes, Asie de l'Est, du Sud-Est et du Sud, mais sans préciser les pays que cela concerne. Or la Chine, par exemple, est suffisamment étendue pour relever à la fois de l'Est et du Sud-Est...

Il faut croire que ce moyen de contraception consistant à retarder l'âge au mariage, n'a nullement empêché qu'il se produise en Asie un **deuxième changement** consistant, non pas simplement à se marier plus tard, mais à ne pas se marier du tout : on pourrait risquer le néologisme d'hyménophobie, ou parler à défaut d'allergie à l'égard du mariage, de la part d'un nombre incontestablement croissant de femmes asiatiques. Ainsi au Japon, à Taiwan, à Singapour et à Hong Kong, la proportion des femmes qui ne sont toujours pas mariées s'est accrue de 20 points ou plus entre 1970 et 2005, « un changement très marqué pour une période relativement brève », note Gavin Jones, de la National University de Singapour. On notera que trouver des signes annonciateurs de non mariage n'est pas chose aisée, puisque les « objets » à identifier sont par définition en devenir, un devenir qui se stabilise seulement à partir du moment où les femmes abordent la quarantaine sans être mariées : alors, rappelle le journaliste, « il est presque certain qu'elles ne se marieront pas et n'auront pas d'enfants ».

L'insistance sur la double caractéristique des hyménophobes d'Asie — ni mariage ni cohabitation — ne doit pas faire oublier d'autres indices prouvant que l'institution du mariage se porte moins bien qu'autrefois. Certes, le taux de divorce (nombre de divorces pour 1 000 habitants de 15 ans ou plus) en Asie n'est que de 2 ‰ contre 3,7 ‰ aux États-Unis, 3,4 ‰ au Royaume-Uni, et 3,1 ‰ en France. Mais il atteint déjà 3,5 ‰ en Corée du Sud, et le divorce pourrait un jour devenir aussi fréquent qu'en Occident

C'est seulement sur le tard que l'article aborde la recherche des causes possibles de l'hyménophobie, et il met en lumière le rôle joué par l'éducation pour ce qui est d'inciter les femmes à ne pas se marier. Premièrement, le célibat a toujours été plus fréquent chez les femmes les plus instruites, et l'on a également constaté des taux de nuptialité plus faibles en milieu urbain. Dans la mesure où l'éducation, comme l'urbanisation, vont probablement continuer à progresser, davantage de femmes vont grossir les rangs de ceux, diplômés et citadins, qui sont les moins susceptibles de se marier. Il se peut également que le fait, pour une femme, d'être davantage instruite affaiblisse ses chances de trouver un partenaire, ne serait-ce qu'à cause de la barrière des diplômes qui intimiderait d'éventuels candidats : comme le rappelait le même M. Lee, « L'homme asiatique préfère une épouse ayant fait moins d'études que lui »...

Une éducation plus poussée agit également sur l'institution du mariage par le biais d'un accroissement du taux d'activité des femmes. En Asie orientale, deux tiers des femmes ont maintenant un emploi, « un taux anormalement élevé », note l'article. Cette montée du taux d'activité féminine s'est accompagnée d'une disparition des régimes d'emploi à vie dans les entreprises japonaises et sud-coréennes, qui permettaient dans le passé à un seul salaire (masculin) de faire vivre une famille de la classe moyenne, alors que maintenant le salaire de l'épouse est devenu indispensable. Toutes choses égales par ailleurs, le fait d'avoir un emploi apporte à chaque femme davantage d'autonomie, et elle se retrouve donc devant les mêmes arbitrages entre vie professionnelle et vie familiale que les femmes d'Occident mais, selon la sociologue sud-coréenne Heeran Chun, « les vies des femmes asiatiques sont, elles, strictement encadrées par les valeurs liées au confucianisme ». En pratique, cela implique la soumission à des normes assez assujettissantes : 40 heures de vie professionnelle, plus 30 heures par semaine de travail ménager (l'apport du mari se limitant en moyenne à trois

heures), sans oublier la bombe à retardement des soins à consacrer plus tard aux parents et beaux-parents vieillissants. Conclusion : « les attentes relatives aux femmes mariées sont devenues exceptionnellement pesantes ».

On notera toutefois que les deux géants démographiques de l'Asie sont encore peu touchés par ces mutations : « le mariage est encore la norme en Chine, et le mariage arrangé reste de rigueur en Inde », et tant qu'il en sera ainsi, on pourra dire que la majorité des Asiatiques continueront à vivre dans des familles traditionnelles. Il n'en reste pas moins que les indices de changement se multiplient. L'âge moyen au mariage augmente dans ces deux pays, et les divorces deviennent plus fréquents, notamment dans les jeunes générations. En Inde, on cherche à desserrer l'emprise de la tradition par le biais des rencontres en ligne (*online dating*), et l'invention de formules hybrides consistant à laisser aux jeunes l'initiative du choix, à charge pour les deux familles de régler entre elles les détails du mariage, comme dans les bons vieux mariages traditionnels³.

Que les femmes asiatiques (et diplômées) qui ne sont pas tentées par le mariage puissent ne plus y être forcées est sûrement positif, tant pour elles que pour leurs éventuels conjoints, auxquels on évite une expérience matrimoniale malheureuse. Mais l'hyménophobie n'est pas sans créer des problèmes sociaux. Par comparaison avec l'Occident, les pays asiatiques ont moins investi dans les retraites et autres formes de protection sociale, considérant que la famille prendrait en charge ses malades et ses personnes âgées. Ce n'est visiblement plus aussi vrai qu'autrefois. On peut également faire l'hypothèse que la diminution du nombre de mariages est pour quelque chose dans le net recul du taux de fécondité des femmes asiatiques. Est-ce que cette même diminution risque également de freiner l'influence civilisatrice du mariage vis-à-vis des hommes (par le biais de l'abaissement de leur niveau de testostérone) et amener du même coup une hausse de la criminalité ?

Je n'ai rien contre ces deux thèmes de recherche, mais j'avoue être plus attiré par le scénario catastrophe sur lequel se termine cet article et que l'auteur ne juge pas complètement improbable : l'hyménophobie gagnerait également l'Inde et la Chine, et y créerait un déficit de candidates au mariage alors que, parallèlement, il y aurait dans ces deux mêmes pays une hausse constante de l'excédent d'hommes célibataires résultant des dizaines de millions de fœtus féminins avortés au cours de la génération précédente. Ces célibataires représenteraient, en 2030, 660 millions d'hommes âgés de 20 à 50 ans, contre seulement 597 millions de femmes également célibataires. Or, on constate d'ores et déjà qu'en milieu rural, 44 % des petits cultivateurs sud-coréens ont épousé des « étrangères ». Si la Chine ou l'Inde se mettaient à « importer » des épouses à la même échelle, ce serait, conclut l'article, une « catastrophe sexuelle » à laquelle il serait peut-être difficile d'échapper.

Pour finir, il n'est peut-être pas sans intérêt de comparer le vécu des femmes asiatiques à celui de femmes appartenant à une aire bio-culturelle fort différente, celle des femmes afro-

³ On trouve un son de cloche très différent dans le *Courrier international* : « on estime qu'environ « 90% des mariages en Inde sont des mariages décidés par les parents, où les critères de caste et de religion sont respectés ». Voir BASU Arpita, « Lécole des bourreaux des cœurs », 3 novembre 2011, <http://www.courrierinternational.com/article/2011/11/03/l-ecole-des-bourreaux-des-coeurs>

américaines, ne serait-ce que par la similitude trompeuse de certains traits. Notre source est la même, à savoir *The Economist*⁴, et le journaliste y commente un livre récent intitulé de manière provocante *Is Marriage for White People ?*, écrit par Ralph Banks, un sociologue (noir) de Stanford spécialiste du droit de la famille. Il souligne que, dans la population noire des États-Unis, comme dans certains pays d'Asie, le mariage est une institution en péril : les femmes noires sont le groupe « le plus faiblement marié » (sept sur dix sont célibataires), celui qui met au monde le plus d'enfants hors mariage (70 % des naissances sont dans ce cas), celui enfin qui se marie le moins avec un conjoint *latino*, asiatique ou blanc, alors que ce n'est pas du tout le cas de leurs homologues masculins. Les femmes interrogées par l'auteur donnent l'impression que ce serait pour elles une trahison à l'égard de leur race.

Bernard Cazes

⁴ *Unmarried black women*, 'Down or out', 15 octobre 2011.